

## Oran l'espagnole, à travers une lecture littéraire et historique de l'œuvre de Miguel Cervantès

**CHIALI Fatima Zohra**

Université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed  
chialifz@gmail.com

Reçu : 01/09/2019,

Accepté: 30/12/2019,

Publié: 31/12/2019

*“... Cette main a été brisée non pas dans une taverne mais dans la plus éclatante rencontre qu'aient vue les siècles présents et que verront les siècles à venir. Si mes blessures ne brillent pas aux yeux de ceux qui les regardent, elles sont estimées de ceux qui savent où elles furent reçues ...”*

Miguel de Cervantès

### Introduction

Oran la berbère. Oran la juive. Oran l'espagnole. Oran l'arabe. Oran la musulmane. Oran la française. Oran est tout cela, ville ouverte, de brassage, cosmopolite, qui n'a rien perdu de sa réputation, ville de culture aussi.

Son histoire se confond intimement avec celle du Maghreb, de l'Andalousie, de la Méditerranée. Textes et images évoquent la colline de Santa Cruz et le fort espagnol, le Mausolée de Sidi Abdelkader et Djilani et la basilique de Notre-Dame du Salut, la place Tahtaha...

Même sa musique, andalouse, art du peuple avant tout, est modelé par la joie et la souffrance. Cette musique se rapproche du flamenco. Rappelons que l'appellation de ce dernier est d'origine arabe «felag mengu» (paysan fugitif en langue arabe) qui s'appliquerait aux gitans après leur proscription à la suite de l'expulsion des Maures hors d'Espagne<sup>1</sup>. Le rapport qui unit Oran à l'Espagne n'est pas qu'historique ; au delà des guerres qui déchirent les peuples, ces derniers s'influencent, s'inscrivent mutuellement dans l'histoire de chacun. Du dialogue des hommes, une culture influente et influée naît. C'est ce que nous nommons en littérature l'intertextualité ou le dialogisme. C'est dans cet esprit que je réfléchis cet article, une lecture à la fois littéraire et historique de Miguel Cervantès : œuvre et vie. Cette lecture nous mène à découvrir les pénombres d'une ville nommée jadis la *blanca*. Il faut souligner l'effet extraordinaire de la pluralité des cultures dans cette ville et l'urgence dans la récupération dans nos mémoires plurielles et notamment celles des générations à venir quant à l'identification des legs de l'histoire des littératures mixtes à l'image de L'âge d'or des contes d'Apulée récupéré par les Libyens et le chef-d'œuvre de Cervantès représenté dans Don Quichotte.

---

<sup>1</sup>En 711, les Maures conquièrent «l'Al Andalus» et maintinrent leur domination jusqu'à leur expulsion finale de Grenade par le roi Ferdinand et la reine Isabelle en 1492. Ainsi, durant des siècles, les musulmans ne détruisirent pas : ils assimilèrent. Les nations conquises eurent le droit de conserver leurs religions personnelles.

## **I. L'œuvre de Cervantès : un tracé de deux cultures**

Miguel de Cervantès, l'illustre auteur de Don Quichotte, ouvrage dont la naissance est due à la séquestration de Cervantès durant cinq années à Alger et au passage de celui-ci à Oran. Le récit relate les aventures d'un anti-héros qui part sauver le monde. Naïf, bercé par les illusions qu'il a lues dans des romans de chevalerie, il réinvente le monde et vit reclus dans ses rêves. Accompagné de Sancho Pança, son fidèle écuyer, il lutte contre des troupeaux de moutons qu'il prend pour une armée ennemie, se bat contre des moulins en les prenant pour des géants. Pris pour fou il est raillé par tous mais il continuera jusqu'au bout sa recherche de la perfection.

La personnalité de Cervantès est un point de jonction entre deux cultures, deux mondes bien distincts, une culture mauresque, arabe inclinée vers l'orientale, et une culture espagnole, européenne, versée dans l'Occident. Cervantès a vécu captif presque six années à Alger, universel, à son retour en Espagne, Cervantès s'est aussitôt mis à écrire Don Quichotte, dans lequel on décèle des influences culturelles arabo-musulmanes. Cela revient à dire que le projet littéraire de Cervantès est né à Alger ensuite à Oran.

En effet, le roman de Cervantès est particulièrement marqué par une dialectologie puisée dans la culture mauresque. Elle est davantage perceptible dans un chapitre portant le titre de «Le Captif», où l'écrivain met en scène un personnage, un Espagnol, emprisonné à Alger, par les corsaires barbaresques. Ce récit, où se croisent dans un imaginaire extraordinaire réalité et fiction, fait analogiquement référence à l'expérience vécue par Cervantès, lorsqu'il était captif à Alger.

L'écrivain, en rédigeant cette partie de sa vie, même si le récit ne se veut pas autobiographique, use de formules phrastiques, de vocabulaire ainsi que d'expressions empruntées à la culture arabo-musulmane. Cela témoigne de l'imprégnation de ce dernier de tous les éléments culturels spécifiques au monde mauresque. Il y a une dialectologie mauresque qui s'exprime d'un bout à l'autre dans son roman, notamment dans le chapitre «Le Captif». Cela fait ressortir également les expériences vécues par Cervantès à Alger, dans une société (espagnole) longtemps occupée par les Arabes. Son roman considéré comme une œuvre monumentale et universelle qui se fait ressentir à travers sa volonté de joindre deux mondes bien distincts, une culture mauresque, donc arabe, voire orientale, et une culture espagnole, donc européenne, voire occidentale. Et son roman Don Quichotte constitue ce point de ralliement.

## **2.Cervantès à Oran**

Toutes les démarches pour trouver un emploi digne de lui étaient vaines. A la fin, Cervantès se décide à se présenter au roi lui-même, qui se trouvait au Portugal récemment conquis. Philippe II le reçut à Tamar. Après une fiévreuse attente, Cervantès obtint enfin une mission secrète à Oran, mission de haute confiance qui lui

laissait espérer quelque poste important à son retour. C'est en mai 1509 qu'Oran tombe aux mains des Espagnols qui d'ailleurs tenaient Mers El Kebir depuis quatre ans. La zone que les Espagnols occupèrent autour de cette région comprenait un territoire qui ne dépassait pas le Cap Falcon à l'ouest et la pointe de la grande Sebkhah de Misserghin au Sud.

La ville blanche (on l'appelait à l'époque la Blanca), enserrée dans ses massives fortifications, le fort de la guenon, le fort Saint Thérèse, le Rozalcazar avec son épais donjon datant d'une commanderie des chevaliers de Malte". Mais Cervantès vit aussi les murailles de Mers El Kebir et, de l'autre côté de la baie la montagne des Lions.

Coupée de Tlemcen dont elle était le débouché naturel, Oran, à cette époque, n'était qu'un "préside" où Philippe II faisait envoyer les galériens et les condamnés au bagne de Malaga. Comme pour Melilla Ceuta et Penon de Velez, la possession des bases Oran-Mers El Kebir était indispensable à l'Espagne si elle voulait protéger ses propres côtes des incursions africaines. Cervantès vécut durant un mois dans une cité sévère (plus de quais populeux fréquentés par toutes les races de la Méditerranée, plus de magasins florissants bourrés d'étoffes de laine, de peaux, d'ivoires, de céréales, d'armes et de verrerie) où l'état d'alerte ne se relâchait pas. Elle était d'ailleurs fréquemment bloquée et les sièges et les assauts étaient nombreux.

Celui de 1563 dont Cervantès a inspiré Cervantès à écrire *L'Espagnol courageux*, ayant été de loin le plus féroce et le plus meurtrier. Il faut imaginer Cervantès débarquant à la marine sous le fort de la Mona (de la guenon) qui formait un faubourg séparé de la ville proprement dite par une enceinte percée d'une porte dite Porte de Canastel. Le voici donc sur cette terre d'Afrique non plus en captif mais en envoyé d'un des plus puissants monarques de la terre. Il a trente-quatre ans, il est toujours aussi épris d'héroïsme et cette ville sombre, en dépit du ciel léger, lui offre son atmosphère de danger perpétuel et d'austérité castillane. Partout les maisons basses étaient étouffées entre les casernes, les casemates, les prisons, les couvents et les magasins militaires.

Tous les passants portaient des vêtements pauvres et rapiécés. Peu d'autochtones. L'intérieur de la ville leur était interdit dès la tombée de la nuit, à l'exception des auxiliaires et des serviteurs, toujours suspects cependant. Pour atteindre le palais de la Casbah, siège du gouverneur général, Cervantès dut traverser la place d'armes. Par des défilés militaires ou religieux, les Espagnols venaient s'y regrouper au son des fifres et des tambours. Cervantès pénétra ensuite dans la Casbah où il fut reçu par don Martin de Cortoba, frère cadet de don Alonso, que notre romancier met aussi en scène dans *L'Espagnol courageux* et fils du célèbre comte d'Alcaudete qui fut gouverneur général d'Oran de 1543 à 1558. Cervantès dut être logé dans le palais de la Casbah et que surmontait la tour de la campagne (de la cloche) d'où l'on donnait l'alarme. Un signal optique le maintenait aussi en liaison avec Santa Cruz.

Neuf ans plus tard (mai 1590) presque jour pour jour après sa mission à Oran, il se voyait encore refuser un emploi aux Indes qu'il avait sollicité et qu'il méritait largement. Ses séjours en Afrique lui inspirèrent ensuite des pièces comme *La vie à Alger*, *Le Bagne d'Alger*, *La Grande sultane*, sans compter la nouvelle du capitaine dans *Don Quichotte*, certains passages de *L'Espagnole anglaise*.

Dès quelques semaines passées à Oran, il reste dans son œuvre cette comédie de *L'Espagnol courageux*, la moins heureuse de ses œuvres africaines mais qui a une valeur anecdotique sûre.

### **3. Oran dans *L'Espagnol courageux***

Cette comédie figure dans un recueil paru en 1615 un mois seulement avant sa mort et intitulé *Huit comédies et un intermède nouveaux jamais présentés*. Elle a dû être écrite en 1595. A l'acte premier nous voyons la princesse Maure Arlaxa ordonner à son cher Alimuzel, chevalier de la tribu des Maliones (c'est-à-dire d'une tribu proche de Tlemcen et célèbre par sa bravoure et l'esprit chevaleresque de ses guerriers) d'aller lui capturer le valeureux don Fernando Saavedra, dont la renommée est parvenue à ses oreilles. C'est là un caprice de jolie femme et dont un homme épris comme l'est Alimuzel ne peut que prendre ombrage. Mais pour aimer Ali en retour, la belle Alarxa exige auparavant cette preuve de vaillance et de soumission à ses désirs. Le thème essentiel de l'amour courtois est la soumission sans espoir aux volontés et même aux caprices de l'aimée. La femme devient ainsi une divinité qui ne doit rien à ceux qui l'adorent et dont les moindres faveurs seront toujours pour l'homme une grâce insuffisamment méritée. Ali obéit donc. Il se rend sous les murailles d'Oran à l'heure où les Espagnols se préparent à subir le siège de Hassan Pacha. Il lance son défi à don Fernando. Mais le général d'Oran refuse que don Alfonso sorte pour ce duel en un moment où la ville a besoin de tous ses défenseurs : « *Je n'aventurerai pas un homme de votre trempe pour cet enfantillage qui est un caprice de femme* ». Mais don Fernando est bien décidé à enfreindre cet ordre. Il y va de son honneur. C'est précisément l'absence de tout motif raisonnable qui caractérise la joute chevaleresque à l'état pur, les adversaires n'ayant d'autres motifs de s'affronter que le désir de faire briller leur valeur et d'affirmer en même temps leur "soumission" à la dame qui inspire leur courage".

Don Fernando envoie donc son ami Guzman prévenir Ali de l'attendre car la défense qui lui est faite risque de le mettre en retard au rendez-vous. Or, un autre Maure nommé Nacor se trouve près d'Ali.

Ce traître qui aime aussi Arlaxa incite Ali à retourner au douar. "Ce rendez-vous différé n'est qu'un piège, dit-il. Les Espagnols vont venir te capturer". Ali cède à ces propos et rentre chez Arlaxa. Celle-ci est très déçue. Nacor, aussitôt, charge son compagnon et s'efforce de le faire passer pour un lâche qui a fui au lieu d'attendre. Mais on amène un prisonnier. C'est don Fernando lui-même. Il a été pris par des cavaliers maures tandis qu'il se dirigeait vers le lieu de la rencontre, après avoir sauté du haut

de la muraille. Il ne révèle pas sa véritable identité et se fait passer pour un certain Juan Lozano, qui a déserté volontairement pour en avoir assez d'être "un soldat brave et mal payé". N'est-ce pas une allusion personnelle de Cervantès à qui le roi avait fait des promesses pour son retour d'Oran, promesses qui ne furent jamais tenues.

Dans cette comédie, Cervantès nous propose des Maures authentiques qu'il n'hésite cependant pas à accommoder au goût de son époque comme sut le faire Lope de Vega. Bien entendu, les rapports d'Arlaxa et d'Alizumel relèvent des lieux communs de cette littérature que Cervantès lui-même va discréditer en lui portant avec son Don Quichotte un coup mortel.

#### **4. L'espace Oranais : un lieu d'histoire et de décor romanesque**

Pour nous, aujourd'hui encore, toutes ces allusions à des points précis de l'histoire ou du décor de notre capitale de l'Ouest, tous ces noms familiers comme Mers El-Kebir, la Marine, Canastel, Mostaganem etc. donnent à la comédie une agréable résonance, résonance qu'elle ne peut avoir pour tel autre lecteur.

Celui-ci trouvera le développement de cette pièce tout entière assez banale mais l'authentique intérêt de *L'Espagnol courageux* est ailleurs. Il est vrai que le personnage de ce don Fernando, qui déclare lui-même : "Je ne vis que d'extravagance". Ce personnage, un peu ridicule dans sa folle vaillance, on s'accorde, en effet, à le considérer comme une lointaine ébauche d'un autre chevalier tout aussi brave et généreux, mais beaucoup plus chimérique et qui depuis des siècles ne cesse d'émouvoir et d'intriguer la conscience des hommes.

#### **5. Le métissage culturel**

Cervantès se veut un acteur présent et agissant sur la scène culturelle, l'inventeur d'une écriture moderne, il convoque dans ses écrits certaines figures sacrées telle que la chevalerie<sup>1</sup> pour dire le ridicule qui la frappe dès qu'elle se trouve compromise dans une guerre.

Miguel de Cervantès raille la chevalerie dans ses œuvres. C'est lui qui a rendu la chevalerie ridicule et qui a mis en valeur les petites vertus prosaïques et poltronnes dont le gros Sancho demeure le représentant applaudi et populaire. Il a fait en Espagne la même oeuvre

---

<sup>1</sup>Rappelons que c'est aux XIIème et XIIIème siècles que se situe l'apogée de la Chevalerie. Les XIVème et XVème siècles en constituent plutôt le crépuscule. La célèbre image du roi de France François 1er fait chevalier (adoubé) sur le champ de bataille de Marignan par le chevalier Bayard, cette scène, soit dit en passant, appartient bien plus à la Renaissance, c'est à dire au commencement du monde moderne, en maints domaines, qu'aux époques médiévales. Elle privilégie le côté "spectaculaire" et "mondain" du phénomène chevaleresque et laisse dans l'ombre l'aspect intérieur, religieux, métaphysique de l'institution. Les chevaliers français, courageux, téméraires mais légers, frivoles, inconséquents du XIVème siècle ont "tué" la vraie chevalerie, non seulement par des attitudes qui nous ont valu de spectaculaires défaites (Crécy, Poitiers, Azincourt, Nicopolis), mais aussi par des fêtes extravagantes qui s'achevaient par des serments qu'on ne tiendrait pas. Le "Voeu du faisan" à la Cour de Bourgogne en 1454 en est le meilleur exemple.

que Rabelais en France. Il a dégoûté et dépris les âmes de l'idéal pour les précipiter dans l'amour du réel. Cervantès a voulu seulement railler l'aspect factice d'une aristocratie assez méprisable. Humaniste dont la vision dépassa la parabole du héros, son tort aurait été celui d'avoir cru l'intelligence humaine capable de discerner le vrai du faux, peut-être a-t-il dépassé son but en voulant l'atteindre?

Quoiqu'il en soit, Don Quichotte reste un chef d'œuvre. Les plus sévères érudits y louent la langue, le style, les paysages, les caractères et peu d'écrivains, affirment-ils, se sont élevés à une semblable perfection.

Et si, après tout, il y avait quelque chose à pardonner à l'auteur de Don Quichotte, il faudrait alors penser à la noblesse du soldat de Lépante et du captif des barbaresques... car là, il fut grand !

Cervantès, dans toute son œuvre, ne retient de son passé que quelques épisodes marquants. C'est curieusement à l'écrivain que le soldat qu'il fut doit d'avoir été tiré de l'anonymat. Nous ne savons que peu de choses sur la façon dont Miguel a vécu ses années d'emprisonnement à Alger, écoutons-le parler:

*“(Je fus) enfermé dans la prison que les Turcs appellent bagne, où ils gardent tous les captifs chrétiens, aussi bien ceux du roi que ceux des particuliers, et ceux encore qu'on appelle de l'almacéen, comme on dirait de la municipalité, parce qu'ils appartiennent à la ville et servent aux travaux publics.(...) Dans ces bagnes, comme je l'ai dit, beaucoup de particuliers conduisent leurs captifs, surtout lorsque ceux-ci sont pour être rachetés, parce qu'ils les y tiennent en repos et en sûreté au rachat. (...) On me mit une chaîne, plutôt en signe de rachat que pour me tenir en esclavage, et je passais ma vie dans ce bagne, avec une foule d'hommes de qualité désignés aussi pour le rachat., ou plutôt tellement sans motif, que les Turcs eux-mêmes reconnaissaient qu'il ne faisait le mal que pour le faire et parce que son humeur naturelle le portait à être le meurtrier de tout le genre humain.”*

Miguel semble avoir connu une relative oisiveté pendant les premiers mois. Il la met à profit pour observer ceux qui l'entourent, ce qui lui permettra de nous préciser l'organisation du pays: le Diwan (conseil du sultan) l'Odjaq (milice des janissaires), la Taïfa des Raïs (corporation des corsaires). C'est une société ouverte à condition de se convertir à l'islam. Au sommet sont les Turcs. Avec eux les corsaires, issus de toutes les nations. En bas, les captifs environ 25,000 en permanence selon Haëdo, sans compter les esclaves noirs. Entre le sommet et le bas de la société, une série de collectivités, un monde bariolé. Cervantès porte des jugements nuancés: il fustige ceux qui abandonnent leur foi et il exalte l'héroïsme des martyrs tel Miguel de Aranda, prêtre valencien lapidé et brûlé sous ses yeux. Il évoque la relative (très relative) tolérance dont les Turcs font preuve à l'égard des captifs.

Dans “les bagnes d'Alger”, il dit :

*“Ces chiens dépourvus de foi  
Nous laissent, comme tu vois,  
Garder notre religion;  
Et dire notre messe  
Ils nous laissent liberté  
Quoique ce soit en secret.”*

Ceci dit, Cervantès, une fois passé le désespoir du début de sa captivité, songe à s'évader. Que fait-il dire au captif (c'est à dire à lui-même) dans Don Quichotte

*“Je pensais, une fois dans Alger, chercher d'autres moyens d'arriver à ce que je désirais tant, car jamais l'espoir de recouvrer la liberté ne m'abandonna; et quand, en ce que j'imaginai ou mettais*

*en œuvre, le succès ne répondait à l'intention, aussitôt, sans m'abandonner à la douleur, je me forgeais une autre espérance qui, toute faible qu'elle fût, soutint mon courage."*

Dès janvier 1576 il pense gagner à pied le presidio (garnison) espagnol d'Oran à environ 400 km à l'ouest d'Alger. Voici son récit à la 3ème personne :

*" Il demanda à un maure de les emmener à Oran par voie de terre, lui et les autres chrétiens. Ce maure les fit sortir d'Alger et, au bout de quelques étapes, les abandonna; si bien qu'il lui fallut retourner à Alger et regagner le bague; et il fut dès lors plus mal traité que par le passé, frappé à coups de bâton et chargé de chaînes."*

Cervantès a de la chance d'échapper au supplice, car les évadés étaient cruellement punis. Il a dû être épargné compte tenu de ses hautes relations.

Des captifs rachetés préviennent en Espagne la famille des deux frères Cervantès qui s'active mais il lui est impossible de réunir une telle rançon. Léonor, leur mère se fait passer pour veuve et s'adresse au Conseil de la Croisade. Elle réussit à obtenir le 16 novembre 1576 un prêt de 60 ducats pour payer le rachat de ses fils.

Trois moines, Fray Jorge de Olivar, Fray Jorge de Ongay et Fray Jeronimo Antich partent pour Alger où ils arrivent le 20 avril 1577, transportant avec eux une grosse somme d'argent et de marchandise. A leur arrivée, Dali Mami porte la rançon de Miguel à cinq cents ducats. Cervantès prend alors une belle et généreuse décision: il renonce à son droit d'aînesse et fait racheter son frère dont la valeur est estimée par le pacha à 300 ducats.

Il charge cependant Rodrigo de trouver, dès son arrivée en territoire espagnol un marin assez audacieux pour venir de nuit, à bord d'une frégate, chercher quelques captifs évadés. C'était une entreprise des plus hasardeuses.

Vers la fin de février 1577 une occasion se présente à Miguel. Mami Arnaut (je rappelle au lecteur que ce renégat albanais s'était signalé par ses atrocités) le maître de Miguel, s'était absenté pour se rendre à Istanbul. Voici la relation des faits :

Un renégat grec possédait à trois mille au sud-est d'Alger un vaste jardin qu'il faisait cultiver par un esclave navarrais, lequel esclave avait réussi à creuser dans l'endroit le moins fréquenté du jardin, un souterrain qui aboutissait au bord de la mer. Cervantès était au courant et à la fin de février 1577, il s'évada de la maison de son maître et se rendit au souterrain où il se cacha avec la complicité du jardinier Juan. D'autres esclaves en fuite le rejoignirent bientôt et à la fin août ils étaient quinze, tous espagnols, tous résolus. Cervantès s'imposa comme chef de cette petite communauté. Quant au jardinier, il veillait à la sécurité et donnait l'alarme au moindre danger. Un autre esclave que l'on appelait El Dorador (le doreur) avait chez son maître un emploi qui lui permettait de circuler assez librement. Il était chargé de se procurer des vivres et réussissait à ravitailler le groupe. Il était défendu à tous les autres de se montrer de jour hors du souterrain et ils ne sortaient que de nuit.

Début septembre, Cervantès apprit qu'un esclave majorquais nommé Viana avait été racheté et allait regagner sa patrie. Viana était courageux, entreprenant; excellent marin, il connaissait les côtes des environs d'Alger. Cervantès le contacta et lui remit une lettre destinée au vice-roi de Majorque, lettre dans laquelle étaient exposées et la situation des captifs et leur extrême détresse. Viana s'engagea à armer un petit navire que le vice-roi lui fournirait et à venir chercher les évadés. Il tint parole. Le 28 septembre il manœuvrait à hauteur d'Alger avec un brigantin que le vice-roi lui avait confié. Le soir du 28, il s'approcha de la côte. Il essaya de débarquer mais quelques indigènes le virent et donnèrent l'alarme. Viana fut contraint de reprendre le large décidé à faire une autre tentative.

Cervantès et ses compagnons ignoraient tout cela. Hélas un fait nouveau se produisit: El Dorador alla se présenter au pacha d'Alger lui déclarant qu'il embrassait la religion islamique et pour manifester la sincérité de ses convictions il dénonça les fugitifs. Le pacha envoya un groupe de soldats qui ramenèrent Cervantès et ses compagnons chargés de chaînes.

Miguel redoutant la colère du musulman décida de se proclamer seul coupable *“si c’est un crime à tes yeux d’avoir cherché à briser nos fers je suis le seul à punir. Epargne mes frères. Tu le dois puisque c’est moi qui les ai entraînés là.”*

Le fait demeure que Miguel eut la vie sauve après avoir été insulté et mecacé de tortures et de mort.

L’affaire ne fera qu’une seule victime, le malheureux jardinier Juan qui mourut dans d’atroces souffrances. Cervantès pour sa part fut emprisonné au bagne pendant 5 mois, chargé de chaînes.

A peine libéré Miguel récidiva en mars 1578. Voici ce qu’il écrit en parlant de lui à la 3ème personne:

*“ Alors qu’il était emprisonné, il envoya en secret un maure à Oran, porteur d’une lettre adressée au marquis Don Martin de Cordoba, gouverneur d’Oran, ainsi qu’à d’autres gens de qualité qu’il comptait parmi ses amis et relation, afin qu’il lui dépêchasse à Alger, en compagnie dudit maure, un ou plusieurs espions avec des personnes de confiance pour l’emmener, lui et trois gentilshommes d’importance que le Roi tenait enfermés dans son bagne.”*

Puis plus loin il écrit :

*“ Mais le maure en question fut interpellé par d’autres maures à l’entrée d’Oran; et, vu les soupçons que leur inspiraient les lettres qu’ils trouvèrent sur lui, ils s’emparèrent de lui et le menèrent à Alger devant Hassan Pacha. Celui-ci, ayant pris connaissance des lettres et voyant qu’elles portaient le nom de Miguel de Cervantès, fit empaler le maure qui mourut courageusement sans rien dire. Quant au dit Miguel de Cervantès, il ordonna qu’on lui donnât deux mille coups de bâtons.”*

Deux mille coups? C’est la mort assurée car les os sont brisés bien avant! Un témoin dit de l’affaire: *“si on ne les lui donna pas c’est parce que certains s’entremirent efficacement”*

Cette phrase nous laisse sur notre faim! Le captif reste discret, il constate simplement (toujours à la troisième personne): *“ Jamais Hassan Aga ne lui donna un coup de bâton, ni ne lui en fit donner tandis qu’à chacune des nombreuses tentatives que faisait le captif nous craignons tous qu’il ne fût empalé, et lui-même en eut la peur plus d’une fois”.*

On a supposé l’intervention de Dali Mami qui ne voulait pas voir sacrifier un esclave de prix. On a supposé aussi l’intervention de la fille d’Agi Morato épouse de Miguel. C’est oublier que l’esclave chrétien surpris en relation amoureuse avec une musulmane était exécuté sauf à se convertir à l’islam, ça c’est l’explication romanesque! Il est possible aussi qu’il y ait eu intervention directe d’Agi Morato (Hayya Mourad) personnage important à Alger parce que très riche et parce que “hadji” (pèlerin de la Mecque) Agi Morato était à Alger l’émissaire du Grand Turc et agent secret à ses heures. Mais pourquoi cet individu se serait-il compromis pour défendre Miguel?

En Espagne, une des deux soeurs de Miguel, Andréa, va remettre à un marchand valencien en juin 1578 la somme de 100 ducats pour le rachat du captif. Mais le marchand, Hernando de Torrès, n’accomplira pas sa mission.

La mère de Miguel est infatigable. En juillet 1578 elle participe à une opération commerciale qui consiste à exporter à Alger, avec autorisation du Conseil de Guerre, huit mille ducats de marchandises. En novembre elle reçoit une autorisation pour deux mille ducats seulement. Mais toute cette affaire échoue finalement. Le captif va vivre à Alger un quatrième hiver.

Entre temps, il faut signaler la mort de Don Juan d’Autriche, victime du typhus à Namur le 1er octobre 1578.

Entre mai 1578 et septembre 1579 nous ne savons presque rien du captif. Signalons une pétition adressée à Hassan en octobre 1578 pour la libération du moine rédempteur Frey Jorge de Olivar, retenu en otage. Sur le document figure la signature de Cervantès.

On peut supposer qu’il connaît des moments d’abattements :



“ *Que tu es chère à avoir, ô douce Espagne*”, dit-il dans les Bagnes d’Alger avec une nostalgie lancinante.

Dans son œuvre “La vie à Alger”, il défend la foi catholique et fustige les renégats une fois de plus. Au bagne, Cervantès fréquente des prêtres, des magistrats, des religieux, des gentilshommes, des officiers, en somme une élite. En octobre 1579, il fait une quatrième tentative d’évasion. Hélas un autre renégat florentin, Cayban alla tout raconter à Hassan, récit dénonciateur confirmé par Juan Blanco de Paz, un dominicain défroqué né de parents judéo-morisques qui agit sans doute par haine ou par jalousie.

Une fois de plus Cervantès se déclare seul responsable et comparaît devant Hassan, mains liées et corde au cou. On lui laisse la vie mais on l’incarcère cinq mois dans le palais de “roi”. Chose curieuse lors du retour de Dali Mami à Alger, Hassan lui rachète Miguel au prix de cinq cents écus d’or. Certains auteurs avancent l’idée que Cervantès étonnait Hassan par l’ascendant qu’il avait sur les hommes en général. Le 24 octobre 1580, il s’embarqua avec 5 autres rachetés sur un navire espagnol et le 27 il est en vue des côtes d’Espagne qu’il avait quittées onze ans auparavant.

Tout individu qui rentrait en Espagne après un séjour chez les barbaresques faisait l’objet d’une longue et minutieuse enquête avec audition de témoins que l’on recherchait pour connaître la conduite de l’homme pendant sa captivité. Certains renégats prenaient leurs précautions cependant: voici ce qu’en dit Cervantès dans “ Le Captif “ :

*“ Certains renégats désireux de retourner en pays chrétien, ont coutume de se munir d’attestations de captifs de qualité ou ceux-ci certifient le mieux qu’ils peuvent, que le porteur est homme de bien ayant toujours protégé les chrétiens et qu’il a l’intention de s’enfuir à la première occasion propice. Il en est qui se procurent ces certificats dans de bonnes intentions: d’autres s’en servent à tout hasard et par ruse, de sorte que, venus razzier en terre chrétienne, si par aventure, ils s’égarent ou sont faits prisonniers, ils sortent alors leurs certificats et disent que ces documents démontrent le but de leur venue, qui était de rester en pays chrétien, unique raison pour laquelle ils étaient partis en course avec le reste des Turcs. Ils échappent de la sorte à l’imprévu de ce premier péril, se réconcilient impunément avec l’Eglise et, à la première occasion qui se présente, retournent en Barbarie pour y redevenir ce qu’ils étaient auparavant. D’autres, cependant, tirent profit de ces papiers; qu’ils se sont procurés dans de bonnes intentions, pour rester en terre chrétienne.”*

## **Conclusion**

En suivant le mouvement d’une existence qui, pour nous, est devenue un destin que nous nous efforçons de rendre intelligible, ce article veut offrir un profil conjectural d’une figure qui ne se confond ni avec l’individu que connurent ses proches, ni avec le “rare inventeur” dont Cervantès sculpta lui-même l’effigie, ni avec la succession des mythes qu’il a suscités depuis sa mort et dont l’étude mériterait d’être un jour entreprise; en d’autres termes, le profil perdu que nous prêtons au narrateur secret dissimulé derrière ses doubles, à cet absent toujours présent dont la voix n’appartient qu’à lui et que, par la magie d’une écriture, nous reconnaissons chaque fois entre toutes.

L’œuvre de Cervantès a figé Oran et avant elle Alger dans la mémoire d’une écriture qui réussit avec brio le croisement du phénomène littéraire et du phénomène historique. L’écriture toute entière est un incessant va et vient entre la fiction et la réalité. Mais si visée illocutoire fallait-il trouver, c’est l’expression d’une mémoire des lieux et la trace de leur existence.